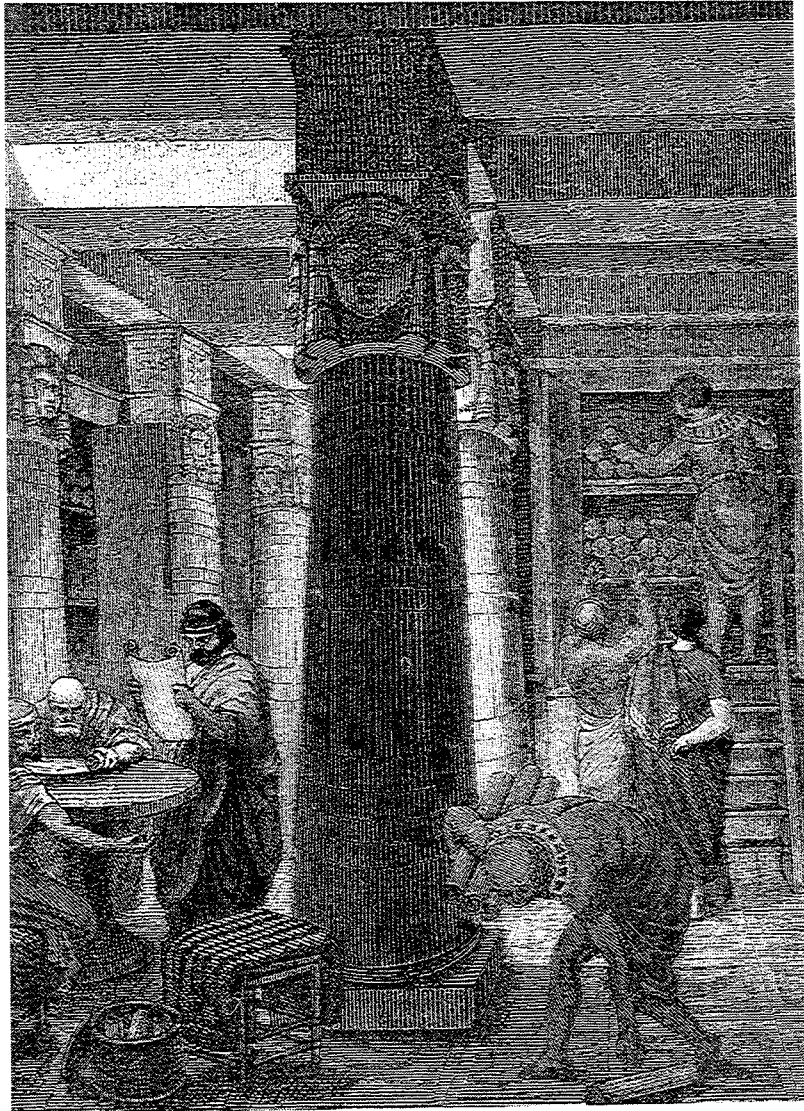


AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Attila JAKAB

**La Bibliothèque d'Alexandrie,
ou l'“universalité” du savoir**



(Exposé fait à Lausanne le 16 juin 2000)

Cahier no 23

Constantin Cavafy, *Gloire des Ptolémées* (1911) :

“ ... la Ville qui enseigne le monde,
le sommet de toute l'Hellade,
la cité la plus savante en tout art,
en toute discipline du langage.”

(traduction de Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras)

Alexandrie, la plus grande cité de la Méditerranée orientale à l'époque hellénistique et romaine (III^e s. av. J. C. - III^e s. ap. J. C.), est non seulement la résidence de la dynastie des rois Ptolémées, puis des préfets romains, mais aussi une cité cosmopolite et destination privilégiée de gens (lettrés, scientifiques, marchands, voyageurs, aventuriers) qui viennent de toutes les régions du monde hellénisé. Gardiens de la dépouille d'Alexandre le Grand, les Ptolémées — qui, en 321 av. J.-C., deviennent les maîtres de l'Égypte — aspirent également à un rayonnement s'étendant à toute la terre habitée. Pour concrétiser cette aspiration, ils projettent de faire d'Alexandrie, capitale de leur royaume, une véritable ville-musée où se rassemblent des richesses et des monuments somptueux, ainsi que tout l'héritage intellectuel de l'hellénisme pour la plus grande gloire de la dynastie. Les rabatteurs royaux sont donc continuellement à la recherche des livres rares, des animaux exotiques, des talents méconnus ou des intellectuels réputés. Grâce à cet effort déployé, Alexandrie deviendra progressivement la ville des Muses, du Musée et de la plus grande bibliothèque de l'Antiquité. La volonté, la protection et les subventions des rois Ptolémées donnent, peu à peu, une réalité au rêve d'universalité qui hantait Aristote dont les écrits couvrent tout le savoir de son époque. Avec lui, nous avons, pour la première fois, une collection de livres formant une “bibliothèque” à proprement parlé. Antérieurement, il s'agissait de dépôts d'archives plus que de bibliothèques : archives économiques du royaume d'Ebla (Syrie occidentale, III^e millénaire av. J.-C., 15.000 tablettes), ou la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive (vers 650 av. J.-C., 25.000 tablettes en cunéiformes, dont l'épopée de Gilgamesh, l'homme en quête d'immortalité).

Les germes de l'universalisme, auquel aspirent les Ptolémées, apparaissent déjà avec Socrate et Platon, avec lesquels nous assistons à l'avènement de la connaissance conceptuelle et de la théorie rationnelle. "La raison étant reconnue comme la fonction la plus noble de l'homme, on pouvait donc se dire hellène par l'effet de la conversion culturelle, autrement dit au terme d'une éducation reçue. Et ce bénéfice était en théorie ouvert à tout homme d'où qu'il vienne. Avec Alexandre le Grand, élève d'Aristote, et l'avènement d'une culture grecque renouvelée, l'hellénisme cosmopolite, on observe une autre évolution profonde, politique pourrait-on dire. Jusque-là, l'homme libre se présentait traditionnellement comme le membre d'une cité, la *polis*. Désormais, il eut tendance à se définir plutôt comme un citoyen du monde, le *kosmos*. Cependant, Alexandre et ses successeurs ne cessèrent de fonder des villes, toutes conçues selon le modèle de la cité grecque. Mais on n'était plus dans le système colonial ancien. Ces cités nouvelles n'étaient pas les filles d'une métropole particulière : elles relevaient de la nation grecque dans son ensemble. Devenues cosmopolites, elles se trouvaient solidaires d'un royaume environnant dont elles étaient le centre cristallisateur¹." Ainsi, dans l'Égypte des Ptolémées, le pluriel «*Hellènes*» a pris un nouveau sens. Autrefois, il exprimait un sentiment d'unité de langue, de religion et de mœurs opposant les Grecs aux Barbares. A Alexandrie et en Égypte, en revanche, cette dénomination englobait également une partie de ces barbares, qui avec la langue et la culture grecque ont reçu une part des bénéfices de la conquête.

Si, grâce à son Phare, la capitale des Ptolémées est devenue célèbre dans la mémoire de l'humanité, elle reste à tout jamais la ville de la *Bibliothèque* et du *Musée*, symboles de son universalité et hauts lieux de l'érudition et de la recherche. Libérés de leur habituel souci matériel, les intellectuels admis dans le collège des Muses bénéficient d'un cadre de travail inédit. Le mécénat royal crée les conditions nécessaires à l'épanouissement de la littérature et des sciences. C'est ainsi que le tracé d'une nouvelle carte du monde devient désormais possible, que les premières éditions d'Homère voient le jour et que des dictionnaires, encyclopédies et bibliographies générales apparaissent. En contrepartie des subsides royaux, les savants encouragent les prétentions intellectuelles de la famille régnante et instruisent ses enfants.

¹A. PAUL, *Les manuscrits de la mer Morte. La voix des esséniens retrouvés*, Paris, 1997².

A partir de ces institutions culturelles, le savoir rayonne dans la cité. Les ingénieurs inventent balistes (machines de guerre), pressoirs, pompes à incendie, horloges hydrauliques, portes automatiques et moulins à eaux, tandis que les connaissances et les pratiques médicales progressent d'une manière considérable, en raison de la dissection, voire de la vivisection des corps humains. Dans le climat intellectuel de la ville d'Alexandrie et dans un contexte favorable aux idées larges, la médecine rompait ainsi un tabou séculaire de la culture grecque, de même que Ptolémée II Philadelphe ("qui aime sa sœur") rompait l'interdit de l'inceste en épousant sa sœur Arsinoé.

Mais ce haut lieu de la culture et du savoir ne résistera pas aux turbulences politiques et à la médiocrité de certains des successeurs de Philadelphe. Vers 145-144 av. J. C., il y a une crise dynastique majeure. Le jeune Ptolémée VII, monté à peine sur le trône, est assassiné par son oncle, qui prend le pouvoir sous le nom de Ptolémée VIII Evergète II ("Bienfaiteur"). Le nouveau souverain expulse les savants du Musée d'Alexandrie. Dès lors, suivant le témoignage du grammairien et rhéteur grec Athénée de Naucratis (II^e- III^e s. ap. J.-C.), "les îles et les cités méditerranéennes vont être envahies de philologues, de philosophes, de mathématiciens et de musiciens, de peintres et de professeurs de physique, de médecins et d'autres hommes de savoir, qui survivront en dispensant leur enseignement à bien des hommes distingués²⁰". Privée de ses forces vives, Alexandrie s'assoupit. S'ouvre un temps de guerres et d'incendies. Et quand l'Empire, après la mort de Cléopâtre (30 av. J.-C.) annexe l'Égypte, la paix romaine permettra une seconde renaissance, aux premiers siècles ap. J.-C. Ainsi, les membres du Musée seront pris en charge par l'administration impériale. Ils seront nourris et exemptés d'impôts C'est dans ce cadre intellectuel renouvelé que le philosophe juive, **Philon d'Alexandrie** († v. 40 ap. J.-C.), adopte une approche nouvelle et interprète philosophiquement sa foi. Le christianisme de la cité recueille l'héritage alexandrin en la personne de **Clément** († v. 215 ap. J.-C.), un humaniste chrétien pour qui la philosophie permet d'accéder à une meilleure intelligence de la foi, et d'**Origène** (†253-254 ap. J.-C.), ce génie du christianisme ancien qui pose les bases du commentaire allégorique et donne un premier ouvrage de synthèse et de recherche théologique (*Peri Archôn — Sur les principes*). De même, l'école philosophique d'Alexandrie peut s'enorgueillir avec **Plotin** (v. 204 à Lycopolis,auj. Assiout — v. 270), fondateur du néo-platonisme

²⁰C. JACOB — F. DE POLIGNAC, "Prologue", *Alexandrie. III^e siècles av. J.-C.*, Paris, 1992, 18.

qui a exercé une influence considérable sur la théologie chrétienne, ou encore avec **Hypatie**, assassinée par les chrétiens en 415.

En dépit des aléas de l'histoire nous devons reconnaître que l'œuvre accomplie à Alexandrie au III^e siècle av. J.-C., apogée de sa grandeur et de sa célébrité, "marque une étape fondamentale dans la transmission de la culture antique³". C'est en partie sur ce socle alexandrin que la civilisation, la littérature, la poésie et la science dites "hellénistiques" se sont progressivement édifiées. C'est également à cette époque que les principes et les méthodes de la recherche scientifique furent pour la première fois définis. Les savants alexandrins en adoptant un esprit critique mirent à mal l'argument d'autorité. Ils n'acceptèrent aucune source les yeux fermés, mais ils fondèrent leur jugement sur une vérification expérimentale, démonstration mathématique ou argumentation basée sur des faits. Ces principes sont toujours en vigueur dans tout travail scientifique digne de ce nom.

Mais qui sont les artisans de cette universalité d'Alexandrie ?

Tout d'abord il y a ***les premiers souverains lagides*** :

Ptolémée I^{er} Sôter (323 — 285 av. J.-C.) par ses qualités personnelles est parvenu à établir un *modus vivendi* entre les différents groupes ethniques composant la population de son pays (Gréco-macédoniens, Perses, Phéniciens, Syriens, Juifs, Thraces, Illyriens, Galates et, par-dessus tout, Egyptiens). Il adopta Sarapis comme dieu poliade d'Alexandrie et dieu tutélaire de la dynastie. Il fit construire le célèbre Phare, le *Sôma*, c'est-à-dire le mausolée d'Alexandre et des rois, ainsi que le *Musée* et la grande *Bibliothèque* royale.

Ptolémée II Philadelphe (285 — 246 av. J.-C.) paracheva à tous points de vue l'œuvre de son père et donna un rayonnement sans égal à la monarchie lagide et à sa capitale. Il dota l'Égypte, vers 275-270 av. J.-C., d'un système judiciaire. C'est dans ce contexte que s'inscrit un fait culturel majeur, la traduction en grec de la *Torah* qui a rendu possible la rencontre de la foi juive avec la culture grecque. La *Septante*, c'est-à-dire la Bible juive traduite en grec à Alexandrie, deviendra plus tard l'Écriture du christianisme naissant. Mais cette traduction n'est pas une entreprise isolée. Elle s'inscrit dans un projet ambitieux de faire traduire en grec le savoir des divers peuples par des spécialistes venus

³ *Ibid.*, 19.

de différents pays, experts en leur langue, mais aussi dans la langue grecque. On peut se faire une idée de l'importance de ce travail grâce à Pline l'Ancien (23 — 79 ap. J.-C.) qui, dans son *Histoire naturelle* (30, 4), évoque la traduction du *corpus* attribué à Zoroastre, deux millions de vers environ. A cette même époque un prêtre égyptien, Manéthon de Sebennytos, écrit une *Histoire d'Égypte* en grec.

Ptolémée II est probablement le souverain lagide qui a fait le plus pour enrichir la Bibliothèque. D'après une tradition ancienne, il ordonna de copier tous les livres trouvés dans les navires faisant escale à Alexandrie, de garder les originaux et de restituer les copies aux propriétaires. C'est ainsi que se constitua le fonds dit des "navires". On lui attribue même l'initiative d'un appel "à tous les souverains et gouverneurs du monde" pour qu'ils lui envoient les œuvres de toutes les catégories d'auteurs. Il est certain qu'il échangea des ambassades avec le roi Asoka (v. 273 — v. 237 av. J.-C.) de l'Inde, grand promoteur du bouddhisme. Ce qui permet de supposer que des textes bouddhiques étaient probablement disponibles à Alexandrie.

Ptolémée III Evergète I^{er} (246-222). C'est sous son règne que la Bibliothèque d'Alexandrie acquit les manuscrits originaux des œuvres de trois grands dramaturges : Eschyle, Sophocle et Euripide. D'après l'histoire, ces précieux documents étaient conservés dans les archives d'Athènes. Malgré une interdiction de sortie, le souverain lagide réussit néanmoins à les emprunter pour les faire copier. Pour cela, il déposa en gage à Athènes la somme considérable de 15 talents. Mais le roi conserva les originaux, renvoya les copies et renonça délibérément à la caution.

Après les souverains, il y a *les savants*, qui sont l'expression véritable de la dimension universelle d'Alexandrie :

Démétrios de Phalère (v. 350 — v. 283 av. J.-C.), homme politique brillant et auteur prolifique de grande érudition. Chassé d'Athènes en 307, il se réfugia à Thèbes avant d'être accueilli, vers 297, à Alexandrie. C'est lui qui transporta d'Athènes à Alexandrie l'ambition aristotélicienne d'un savoir universel. Cette ambition se concrétisa par la fondation du *Musée* et de la *Bibliothèque*. Tyran aux yeux de ses adversaires, législateur dans la tradition de Solon pour ses partisans, il est le dernier grand homme de l'histoire d'Athènes. Il est aussi le lien qui unit Athènes à Alexandrie. Il contribua largement à ce que la

capitale des Lagides devienne le centre de la vie intellectuelle à l'époque hellénistique.

Euclide (†283 av. J.-C.), mathématicien grec et fondateur d'une école à Alexandrie. Ses *Eléments de géométrie* (en 13 volumes), incluant la géométrie plane, la théorie des nombres et la géométrie solide, supplantèrent les traités précédents. C'est lui qui a développé la méthode axiomatique, fondée sur la nécessité d'admettre certaines propositions, les axiomes, pour pouvoir en démontrer d'autres (ex. : "Par un point extérieur à une droite, on ne peut mener qu'une seule parallèle à cette droite"). L'influence de son œuvre, remarquable sur la culture scientifique antique et médiévale, est comparable à celle d'Aristote. Son travail sera repris au IV^e siècle ap. J.-C. par Théon d'Alexandrie, père d'Hypathie la philosophe. Cette version s'imposera d'ailleurs au détriment du texte original. Le texte euclidien, antérieur à la refonte tardive de Théon, ne sera exhumé qu'en 1813-1814, par un mathématicien français, François Peyrard. Il s'agit du codex *Vatican grec 190* du X^e siècle ap. J.-C.

Aristarque de Samos (310 — 230 av. J.-C.) mathématicien et astronome. Il passa la plus grande partie de sa vie à Alexandrie. Son œuvre principale est *La Taille et la Distance du soleil et de la lune*. Il fut le premier à avoir eu l'idée que la terre tourne sur elle-même et en même temps autour du soleil (doctrine héliocentrique). Sa théorie reste néanmoins obscure parce que nous ignorons comment il est parvenu à ses conclusions. Nous ne savons pas si son idée fut une hypothèse ou le résultat d'une démonstration. C'est Archimède qui la mentionne dans *l'Arénaire*. En tout cas, la théorie de l'héliocentrisme a été rejetée par ses contemporains et ses successeurs, pour des motifs religieux qui mettaient en avant le caractère sacré de la terre, élément premier pour les Grecs. Mais aussi pour des raisons physiques, tirées d'observations élémentaires.

Eratosthène (v. 284 — v. 192 av. J.-C.), le troisième bibliothécaire, poète et critique littéraire, est avant tout un scientifique, le plus grand d'Alexandrie à son époque. Il perpétue la tradition des mathématiques et de la cosmologie platonicienne. Il est l'auteur d'une chronologie universelle, de la guerre de Troie à la mort d'Alexandre. Son encyclopédisme éclectique lui valut, de la part de ses collègues du Musée, le surnom de "Bêta", la seconde lettre de l'alphabet grec, ou encore celui de Platon le jeune ou second Platon. Les nombreuses facettes de son talent rappellent les grands humanistes de la Renaissance. Eratosthène s'illustra dans toutes les disciplines du savoir. Il fut à

la fois mathématicien, astronome, philosophe, géographe, historien, philologue, éditeur et commentateur de livres aux contenus d'une grande diversité. En appliquant les propositions théoriques d'Euclide il calcula la circonférence du globe terrestre. Cette géométrie ("mesure de la Terre") lui ouvrit la voie à une "géographie" : dessin et description de la "Terre habitée". Il réforma donc d'une manière décisive la cartographie grecque en l'affranchissant de l'emprise de la mythologie et des études littéraires (*Argonautiques*, *Odyssée*). Entouré de cartes et de textes géographiques dans la Bibliothèque d'Alexandrie, Eratosthène mit fin à la transmission passive des documents en entreprenant un travail de rectification de l'ancienne carte de géographie. Sa préoccupation était de situer une localité avec le plus de précision possible en déterminant sa latitude et sa longitude. Il adoptait, comme nombre de ses prédécesseurs, deux axes nord-sud et est-ouest, appelés *stoicheia*, prenant Rhodes pour référence géographique de leur point de rencontre.

Attitude rare, sinon unique à son époque, Eratosthène dénonçait la division de l'humanité en Grecs et non-Grecs et préconisait une partition selon les critères du vice et de la vertu.

Apollonios de Pergé (246 — 221 av. J.-C.), le dernier grand mathématicien. De ses œuvres, seul les *Coniques*, en huit livres, nous sont parvenus.

Hipparque de Nicée (v. 190 — 120 av. J.-C.), mathématicien et astronome de grand renom, il mit définitivement de côté la méthode d'Eratosthène en introduisant la méthode mathématique pour déterminer les points à adopter comme références sur la carte géographique. Il donna la position de près de 900 étoiles, avec leurs coordonnées précises, et constitua la base du catalogue d'étoiles, donné par Ptolémée dans l'*Almageste* VII-VIII.

Claude Ptolémée (v. 90 — v. 168 ap. J.-C.), dernière grande figure scientifique célèbre d'Alexandrie, dont l'œuvre est immense (mathématique, astronomie, optique, musique, géographie, histoire). Il se réfère beaucoup à ses prédécesseurs. Il reprend nombre d'observations d'Eratosthène dans les 13 volumes de son *Almageste* (vers la fin du règne de Trajan, †117), ouvrage qui servit de référence pendant plus de mille ans, aussi bien dans le monde chrétien (voir Galileo Galilei, 1564-1642) que musulman.

Dans le domaine de la *médecine* et des *sciences de la vie*, Alexandrie a su tirer avantage du fait que les Ptolémées encourageaient la recherche pure. Les principaux maîtres de l'«école médicale» de la cité furent :

Hérophile de Chalcédoine (v. 330-220 — v. 260-250 av. J.-C.). Il est le plus important des médecins alexandrins, connu surtout comme anatomiste en raison de ses observations directes obtenues par la dissection des corps. Ainsi, il est le premier à établir la distinction entre les nerfs moteurs et les nerfs sensoriels. Suite à l'étude anatomique de l'homme, il a également pu démontrer que, contrairement à Aristote, le siège de l'intelligence n'était pas le cœur, mais le cerveau.

Avant Hérophile, la dissection s'effectuait sur des animaux. En Grèce, pour des raisons religieuses, on ne pratiquait pas de dissection sur le corps humain. A partir de lui cela va devenir une pratique régulière. Mais plus tard, son œuvre de pionnier sera sérieusement critiqué par l'école médicale de Rome. C'est pourquoi, vers 200 ap. J.-C., l'auteur chrétien Tertullien de Carthage parlera de lui comme d'un médecin, ou plutôt comme d'un boucher, qui a coupé en morceaux d'innombrables corps pour les besoins de la science naturelle et qui poursuivait l'humanité de sa haine au bénéfice de la connaissance (*De anima* 10). Il sera néanmoins admiré par Galien (v. 131 — v. 201 ap. J.-C.), qui amorce le retour à la médecine thérapeutique d'Hippocrate.

Nous pouvons supposer que la momification en usage en Egypte a sans doute encouragé la pratique de Hérophile. D'autant plus qu'il bénéficiait pour ses travaux du corps des condamnés à mort que le pouvoir royal lui fournissait. En plus, il pouvait pratiquer la vivisection, en ouvrant le corps des criminels que les rois lui mettaient à disposition. Par ce moyen, il fit considérablement progresser la connaissance sur les différents organes du corps humain.

Hérophile fut un pionnier en matière de terminologie médicale, en introduisant de nombreuses expressions nouvelles pour des parties du corps qu'il avait identifiées. Certains de ces termes sont encore en usage, sous leur forme latine.

Hérophile considérait la santé comme l'élément le plus important de l'homme. C'est pourquoi disait-il que «sans la santé, la sagesse ne peut pas se développer, le talent ne peut pas se manifester, la force ne peut entrer en compétition, la richesse est sans utilité et la raison reste impuissante.»

Erasistrate de Cos (v. 330 — v. 250 av. J.-C.) est un contemporain de Hérophile. La partie la plus intéressante de son œuvre est son exposé du système vasculaire. Il faisait une différence entre deux types de vaisseaux, les veines et les artères. Il fut le premier à reconnaître le rôle des quatre principales valvules cardiaques et à se rendre compte que le cœur fonctionnait comme une pompe. Mais il n'est pas parvenu à la notion de circulation sanguine.

Hérophile et Erasistrate favorisent davantage la recherche fondamentale. Ils ne font pas partie des médecins de la cour, qui sont surtout des praticiens, et nous ne connaissons pas leurs pratiques thérapeutiques. Nous pouvons dire que, d'une certaine manière, deux tendances médicales cohabitent et se développent en parallèle à Alexandrie : l'une plus théorique, l'autre plus empirique.

Héraclide de Tarse (I^{er} siècle av. J.-C.) comble le fossé entre les deux écoles et fait la synthèse de ce qu'elles ont produit de meilleur.

N'empêche que la recherche hérophiléenne sera progressivement abandonnée et presque oubliée, même si la réputation d'Alexandrie comme centre d'étude et de formation médicale persistera au moins jusqu'au IV^e siècle ap. J.-C. D'après le témoignage de l'historiographe latin Ammien Marcellin (v. 330 — v. 400), à cette date-là encore, "un médecin qui souhaite établir sa position dans la profession peut se dispenser d'en apporter la moindre preuve s'il affirme avoir été formé à Alexandrie" (22, 16-17).

Parmi les artisans de l'universalité d'Alexandrie il y a finalement les *lettrés*, c'est-à-dire ceux qui travaillent dans les *disciplines littéraires et philologiques*, dont la principale caractéristique est la dimension internationale de ses représentants.

Philétas, le glossateur des *Mots poétiques non classés* (*Ataktoi Glôssai*) était originaire de l'île de Cos (une des Sporades, en face d'Halicarnasse). Il fut le précepteur royal de Ptolémée II Philadelphe.

Zénodote, grammairien (c'est-à-dire érudit spécialisé dans l'édition critique et l'interprétation des textes littéraires) et premier bibliothécaire d'Alexandrie venait d'Ephèse. Il fut le premier éditeur de *l'Illiade* et de *l'Odyssée* et peut être considéré comme le véritable fondateur de l'herméneutique alexandrine sur Homère ; autrement dit ancêtre de la lignée des philologues qui jusqu'à nos jours s'efforcent de rendre Homère lisible. Il introduisit la comparaison systématique des copies avant l'édition, pour laquelle il privilégia

une recension d'origine attique. Quand il condamnait un vers manifestement intrus, il ne l'éliminait pas, mais se limitait à le signaler par un signe spécial, l'*obélos*. Les principes critiques mis en œuvre par Zénodote dans son édition sont les suivants : Homère ne se répète pas ; Homère ne se contredit pas ; Homère ne dit rien d'in vraisemblable. Il peut être considéré comme le promoteur de la toute nouvelle discipline de critique des textes.

Callimaque (v. 315 — v. 240 av. J.-C.), auteur d'un catalogue commenté des trésors littéraires de la Bibliothèque, les *Pinakes* (ou *Tables des auteurs qui se sont illustrés dans tout secteur de la culture et des œuvres qu'ils ont écrites*), en 120 livres (rouleaux), était originaire de Cyrène. Son œuvre, véritable travail de titan, est un ouvrage de référence, une entreprise intellectuelle d'inventaire et de mise en ordre qui dresse une forme de bilan de l'hellénisme, des lettres et des savoirs transmis par les textes (*Collection des merveilles de toute la Terre habitée, classées par lieux ; Sur les fleuves de la Terre habitée ; Sur les jeux ; Sur les oiseaux*). L'œuvre de Callimaque reflète toute la richesse de la grande Bibliothèque royale qui a rendu possible sa réalisation.

Apollonios de Rhodes (v. 295 — v. 230. av. J.-C.), le second bibliothécaire, fut également un poète épique et un grammairien. Son œuvre poétique est pétrie d'érudition. Son *Traité sur Archiloque* concerne un auteur combattu par Callimaque. On lui doit notamment les *Argonautiques* (navigateurs de la mythologie grecque — Héraclès, Orphée, Castor, Pollux — qui conquièrent la Toison d'or à Colchide).

Aristophane (conservateur de la Bibliothèque entre 204 et 189 av. J.-C.), exclusivement philologue, spécialiste illustre et "moderne" de la comédie attique, provenait de Byzance. Elève de Callimaque, il perfectionna les *Pinakes* par un *Complément aux Tables de Callimaque*. Il représente l'apogée de l'activité critique et exégétique.

Aristarque (215 — 145 av. J.-C.), élève d'Aristophane et "grand érudit", il fut originaire de l'île de Samothrace. Il doit sa renommée à la qualité de son enseignement et à la valeur de ses travaux. Il donna une forme définitive au genre qui va s'imposer et qui consiste dans l'étude monographique d'un seul auteur. Il étendit ce genre d'études aux prosateurs, alors que ses prédécesseurs s'étaient limités aux poètes épiques, lyriques et aux tragiques.

Aristophane, puis Aristarque reprirent le principe d'annotation de Zénodote tout en l'enrichissant de nouveaux signes, dont l'un au moins désignait

les désaccords par rapport aux choix critiques du premier éditeur alexandrin d'Homère⁴.

C'est à l'école d'Aristarque que se formèrent

Apollodore d'Athènes (né v. 180 av. J.-C.), auteur d'une chronologie ;
et

Denys le Thrace (env. 170 — 90 av. J. C.), dont la *Grammaire* représente, malgré les doutes au sujet de sa provenance, la seule œuvre de philologie alexandrine à nous être parvenue intacte.

Mais que signifie en réalité cette universalité d'Alexandrie ?

Elle consiste à la fois dans l'*accumulation* et surtout dans la *production du savoir*. Les rois Ptolémées non seulement réalisent le rêve aristotélicien du savoir universel, mais sur le modèle égyptien, où l'étude et l'érudition étaient liées à la religion et aux temples, ils confèrent au travail des savants un aspect quasi religieux. D'après la description du géographe grec Strabon († v. 21-25 ap. J.-C.), qui en 25-24 av. J.-C. séjourna longtemps à Alexandrie, le *Musée* faisait partie du palais des rois. Il renfermait une promenade, un lieu pour les conférences et une grande salle où les savants prenaient leurs repas en commun. Dans cette communauté, même l'argent était mis en commun. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est la mention de son directeur, ayant le statut et la fonction d'un prêtre, nommé autrefois par les rois, et depuis Auguste par l'empereur lui-même. Ce qui souligne, si besoin était, le caractère religieux de cette institution.

A la lumière de ce témoignage, nous pouvons présumer avec raison qu'au moins une importante partie des livres qui constituaient la grande Bibliothèque royale d'Alexandrie se trouvaient dans l'enceinte du Musée, sur des rayonnages aménagés pour des rouleaux de papyrus. Car nous ne devons pas oublier que dans l'Égypte ancienne, "le temple était le principal dépôt du savoir où les prêtres conservaient les 'Annales sacrées' (*hierai anagraphai*) de tous les événements significatifs de la vie du royaume. L'usage voulait que tous les temples importants eussent une bibliothèque dans leur enceinte⁵". Cette pratique continua à être observée à l'époque hellénistique et romaine. L'auteur byzantin

⁴C. JACOB, "La bibliothèque, la carte et le traité. Les formes de l'accumulation du savoir à Alexandrie", *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie*, Saint-Etienne, 1998, 31.

⁵M. EL-ABBADI, *Vie et destin de l'ancienne Bibliothèque d'Alexandrie*, Paris, 1992, 74.

Tzetzès (1110 — 1185) — dont les *Prolégomènes aux Commentaires de trois comédies d'Aristophane* constituent peut-être la source la plus riche sur la Bibliothèque d'Alexandrie — parle, pour l'époque de Ptolémée II Philadelphe, en plein III^e siècle av. J.-C. donc, de 400 000 *Biblioi symmigeis* (c'est-à-dire des œuvres occupant plusieurs rouleaux) et de 900 000 *amigeis* (où l'œuvre est écrite sur un seul rouleau) qui se trouvent à l'intérieur du quartier royal. A cette même époque, il y a encore 42 800 ouvrages dans la Bibliothèque extérieure au palais, située dans le *Serapeum*. Cette fondation de Philadelphe dans le temple de Sarapis avait pour vocation de faciliter la lecture publique et de rendre plus accessible le savoir aux habitants de la cité. Comme le rhéteur Aphthonios (IV^e siècle ap. J.-C.) le rappelle dans sa *Description de l'acropole d'Alexandrie*, la Bibliothèque du *Serapeum* était destinée avant tout aux "amis de la lecture". A l'époque romaine, elle devient un centre d'étude actif. Cela d'autant plus, qu'après les destructions successives qui ont touché la ville et surtout le quartier royal, la Bibliothèque du *Serapeum* restera le dernier vestige du savoir universel accumulé jadis par les rois Ptolémées, même si le *Caesareum*, temple dédié au culte impérial possédait aussi un nombre important de livres.

L'universalité d'Alexandrie consiste également dans son image de "métropole du savoir". Ce fait est bien illustré par la correspondance d'Archimède (287 — 212 av. J.-C.) avec des savants alexandrins, les mathématiciens Conon de Samos et Dosithée, ainsi que le savant universel, Eratosthène. C'est à ce dernier qu'Archimède adresse son traité *Méthode sur les théorèmes mécaniques*. Nous pouvons donc dire qu'il existe déjà à l'époque "une véritable communauté scientifique internationale transcendant, dans la mesure du possible, les tensions éventuelles entre Etats. Archimède sera assassiné par un soldat romain lors du sac de Syracuse, mais il entretient d'excellents rapports avec les savants d'Alexandrie où les Ptolémées mènent une politique amicale envers Rome⁶⁷".

Cette universalité de la métropole méditerranéenne n'est pas seulement une image ; elle a aussi une importance historique majeure qui tient dans le fait "qu'elle fonde un certain modèle de travail intellectuel, appuyé sur la Bibliothèque, la lecture savante, la lecture-écriture qui fait progresser le savoir en exploitant les archives de la pensée écrite, la mémoire du livre. Les scientifiques alexandrins, héritiers en cela de l'aristotélisme, ont une conscience aiguë de l'historicité de leur savoir, de leurs ancêtres et prédécesseurs, comme du

⁶⁷L. CANFORA, "Le monde en rouleaux", *Alexandrie. III^e siècles av. J.-C.*, Paris, 1992, 50

temps évolutif qui voue leur œuvre à n'être qu'un maillon dans la chaîne. Au-delà de la singularité des œuvres et des talents, il y a une dimension collective du travail intellectuel alexandrin, où chaque nouvel auteur apportera ses propres améliorations, ses corrections, ses prolongements à l'œuvre d'un prédécesseur, qu'il soit géographe, philologue ou historien⁷.

L'importance historique d'Alexandrie consiste également dans son rôle de médiation, de filtre et de grille de lecture entre les auteurs de la Grèce classique et nous. Nous sommes tributaires des décisions critiques qui ont été prises dans cette métropole : quels textes conserver ? quelles variantes choisir ? L'érudition alexandrine, à travers notamment les éditions et les commentaires, a largement contribué à modeler, à délimiter le corpus des auteurs grecs que nous lisons aujourd'hui. Qui plus est, aujourd'hui des auteurs alexandrins constituent souvent une source privilégiée, sinon la source unique, pour connaître des textes disparus. Nous pouvons donc affirmer que si Alexandrie n'est pas Athènes, elle reste néanmoins le passage obligé pour regagner Athènes.

Ce rôle essentiel de médiation dans l'histoire de la culture européenne ne se réduit pas à une transmission continue et monolithique. Les voies de la tradition furent multiples. Elles conduisent dans plusieurs directions. Dans la Maison de la Sagesse de Bagdad au Moyen Age, où s'est transmis, par le biais des traductions, une partie de l'héritage scientifique d'Alexandrie ; à Byzance et au labeur inlassable de ses copistes ; ou encore dans les bibliothèques des monastères, des cathédrales et des palais de l'Occident latin. Parallèlement à l'Occident qui revendique plus directement l'héritage d'Alexandrie, nous ne devons pas oublier que cet héritage fut également l'une des sources les plus riches de la culture classique arabe. Ce qui fait de cette métropole un lieu de rencontre privilégié, une référence culturelle commune pour l'Orient et l'Occident.

En fin de compte, nous pouvons dire que l'universalité d'Alexandrie est aussi son actualité. Cette grande métropole de la Méditerranée n'a jamais cessé de fasciner. Mais si nous voulons saisir aujourd'hui cette universalité, nous devons renoncer à la reproduction irréfléchie du modèle de la compilation infinie, ainsi qu'au fantasme de l'accumulation du savoir universel en un seul lieu. L'universalité actualisée d'Alexandrie est *sa vocation œcuménique* (universelle) *d'une ville et d'une bibliothèque où se rencontrent les sagesse et les mémoires des*

⁷. JACOB — F. DE POLIGNAC, *op. cit.*, 19.

uns et des autres. C'est seulement dans ce sens que la nouvelle *Bibliotheca Alexandrina* peut se considérer dignement comme un lointain héritier de l'ambitieux projet des Ptolémées et de faire revivre le rêve si beau des premiers souverains de l'Alexandrie antique.

Bibliographie

... *Alexandrie. III^e siècle av. J.-C. Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées.* Dirigé par Christian JACOB et François DE POLIGNAC. (Série Mémoires, No 19) - Editions Autrement, Paris, 1992, 261. p.

Gilbert ARGOUD, "Science et ingénieurs alexandrins", dans *La gloire d'Alexandrie.* Musée du Petit Palais, 7 mai - 26 juillet, Paris, 1998, p. 118-132.

Luciano CANFORA, *La Bibliothèque d'Alexandrie et l'histoire des textes.* - Centre de documentation de papyrologie littéraire, Université de Liège, 1992, 69. p.

Luciano CANFORA, *La véritable histoire de la bibliothèque d'Alexandrie.* - Editions Desjonquères, Paris, 1988, 214. p. (l'original italien a paru en 1986).

Mostafa EL-ABBADI, *Vie et destin de l'ancienne Bibliothèque d'Alexandrie,* UNESCO, Paris, 1992, 248. p. (l'original anglais a paru en 1990 et 1991).

Christian JACOB, "La bibliothèque, la carte et le traité. Les formes de l'accumulation du savoir à Alexandrie", dans *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie (III^e siècle av. J.-C. - I^{er} siècle ap. J.-C.).* Actes du Colloque International de Saint-Etienne (6-8 juin 1996). Textes réunis et édités par Gilbert ARGOUD et Jean-Yves GUILLAUMIN. (Centre Jean-Palmerne. Mémoires, XVI) - Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1998, p. 19-37.



